

comment louer ou blâmer sans restriction, en un temps où un Juigné coudoie à Paris un Rohan et un Loménie de Brienne, où un Talleyrand de Reims a pour neveu un Talleyrand d'Autun, où ce Talleyrand d'Autun va se trouver aux Etats généraux en présence d'un La Rochefoucauld de Rouen, d'un Dulau d'Arles, d'un Pompignan de Vienne?

Nombreux se sont montrés à nous les prélats vraiment dignes, occupés de leur clergé, de leur diocèse, de leurs œuvres, fidèles à leurs exercices de piété, prêtres et apôtres, modestes dans la grandeur, simples dans la représentation, mortifiés au milieu de l'opulence. Les Durlfort, les Reboul de Lambert, les Fumel, les du Tillet, les Balore, les Saint-Luc, les Hercé, les Neufville, les Pressy, les Bonal, les Machault, les Royère, les Chanterac, et tant d'autres, dont les noms ont paru dans ces pages, nous ont prouvé la vitalité religieuse, les vertus de cette Église de France à laquelle ne manquait point çà et là l'aurole de la sainteté, en attendant celle du martyre.

Est-ce à dire que tout fût parfait et que ce grand corps ne souffrit pas d'un mal réel? On a trop souvent parlé dans l'ancien régime du manque de résidence, de la rareté des visites pastorales, pour que beaucoup de prélats n'aient point donné lieu à ce grief. Tertullien reprochait à bien des chrétiens de son siècle de ne pas savoir porter le poids du baptême, *pondus baptismi*. Un écrivain de 1789 accuse plusieurs prélats d'alors de ne savoir pas porter « le fardeau de l'épiscopat ¹ ».

Il semblait difficile de mener de front les exigences du ministère pastoral avec la vie d'un grand seigneur. Outre qu'on a quelque peine à concilier tant de laquais, tant de carrosses, avec les règles du concile de Trente, avec l'idée de patrimoine des pauvres que les canons se sont plu à attacher aux richesses de l'Église, n'y avait-il pas quelque danger d'énervement dans cette existence somptueuse? Certains prélats ainsi entourés, ainsi choyés, ne

1. *Tableau moral du clergé*, 1789.

furent-ils pas tentés de s'abandonner à cette douceur de vivre dont parle Talleyrand? Tant de délicatesse, tant de liens dorés ne devaient-ils pas alanguir le ressort de l'âme? Ces mains blanches et fines allaient-elles tenir fortement la houlette pastorale? Il devait sembler dur de s'arracher aux charmes d'une société enchanteresse, aux délices d'une véritable cour, pour marcher à la visite de son diocèse et aux austères devoirs de l'épiscopat. Heureusement, nous l'avons vu, si nombre de ces prélats crurent devoir à leur situation pontificale et nobiliaire de tenir grand train de maison, d'autres surent élever leur cœur plus haut que toutes ces pompes, garder des goûts simples et des habitudes austères, au milieu de l'appareil que leur imposait la représentation, trouver le temps et la force de s'occuper de leur diocèse.

Leur qualité de gentilshommes leur donnait une tentation plus dangereuse encore que celle du luxe, c'est celle de la cour. Le bruit de ses fêtes et de ses plaisirs porté par la renommée, parfois par une correspondance de famille, arrivait jusqu'aux évêchés les plus reculés pour y mettre à une rude épreuve le devoir de la résidence. Comment résister à la fascination de la cour et de la ville, au besoin de trouver sur un théâtre animé et toujours mouvant, l'intérêt, la vie, les distractions, les amis, les parents et le bonheur envié d'un sourire royal? Pouvaient-on se contenter de regarder l'image du roi appendue à la place d'honneur du salon et gravée dans le cœur? Ne fallait-il pas de temps en temps contempler sa personne, revoir de ses propres yeux le fils de saint Louis, l'évêque du dehors, le plus ferme appui, croyait-on, de la religion séculaire? La royauté absolue, après avoir ruiné, pourri la noblesse, en l'arrachant à ses terres, en venant encore à ravir les pasteurs à leur troupeau. Le résultat de cette course à Versailles était, dans l'Église comme dans les autres ordres de l'Etat, une diminution de virilité, un affaiblissement des caractères. Quel séjour dangereux que cette cour où sans doute les esprits s'aiguisent, les élégances s'affinent, mais où les énergies s'énervent, où les fronts s'inclinent dans la prostration commune! Séjour

dangereux, mais plein d'un charme, qui, accru encore de celui de la ville, attirait à Paris, à Versailles, une partie, — non la plus grande, quoi qu'on ait dit, — de l'épiscopat français. Une note de police, nous a montré, en 1764, le quart des évêques de France présents à Paris¹. Il devait y en avoir rarement davantage, puisque le nombre même frappa le parlement et le détermina à porter un arrêt les renvoyant dans leur diocèse. Augmentons encore la proportion; portons, si l'on veut, au tiers le chiffre des absents à certaines époques de l'année; c'est encore la minorité qui manquait à son devoir. Il y aurait injustice à ne voir dans les anciens prélats que des courtisans et des voyageurs. On a rendu ce témoignage à ceux-mêmes que leurs goûts semblaient tourner de préférence vers l'administration séculière, que leur diocèse était bien réglé. Jamais peut-être le clergé inférieur, dont la régularité dépend beaucoup des évêques, n'avait été meilleur qu'au XVIII^e siècle.

III

Un grief souvent invoqué contre ces évêques, c'est qu'ils ne surent point maintenir leur situation ni défendre la foi contre les attaques de l'incrédulité. On fait même remarquer que l'ennemi avait rencontré des sympathies et fait quelques recrues dans les rangs du clergé. Les noms d'abbés philosophes, tels que Morellet, de Prades, Raynal, etc., sont connus. On est frappé de la facilité des relations qui, à la longue, tendaient à s'établir entre les gens d'Église et les novateurs. A en croire Bernis, le fameux P. de Tournemire, mû du désir de convertir les incrédules, avait sa chambre pleine d'esprits forts, de déistes et de matérialistes. « Il n'en convertissait guère, mais il avait le plaisir de discuter et de passer une partie de sa vie avec des gens d'esprit. » Plus on avance vers la Révolution, plus l'opinion est indulgente pour ce commerce entre croyants et incroyants.

1. Cf. ci-dessus, p. 304-307.

C'est que les idées nouvelles étendent leurs conquêtes. Si grande est la fascination exercée par Voltaire, par Rousseau, que leur nom magique est dans toutes les bouches, que leurs œuvres forcent la porte des séminaires. La Font de Savine, futur évêque de Viviers, fils d'une mère enthousiaste de Rousseau, avait fait de l'*Émile* sa lecture favorite. Le sacerdoce n'opéra pas dans son esprit une volte-face complète. On montre encore, à l'évêché de Viviers, l'enclos mystérieux où il allait, avec sa mère, se délecter de Rousseau, son auteur favori¹. L'abbé de Périgord (Talleyrand) vit deux fois Voltaire. A en croire les Mémoires de Mme de Boigne, l'archevêque de Narbonne, Dillon, exilé à Londres, parlait de ses anciennes entrevues avec le grand homme.

On rencontre, chez quelques évêques, une tolérance à l'égard de Voltaire et de Rousseau, qui frise la sympathie. Nombre de grandes dames étaient enthousiastes de ces deux philosophes. Leurs noms reviennent assez fréquemment dans la correspondance de Mme de Gramont et de Boisgelin, sans que l'archevêque d'Aix se voile la face². Ce prélat, qui faisait de petits vers, qui avait traduit les *Héroïdes* d'Ovide, n'affectait pas la gravité intransigeante d'un père de l'Église. On peut même trouver qu'il dissimulait trop sa figure épiscopale lorsque, faisant des mandements qu'il appelle, avec un peu de dédain, ses *Feneloniana*³, il recommande à sa corres-

1. La Font de Savine était un orateur distingué et aussi un écrivain classique développant ses idées dans une forme impeccable, un style imagé et avec un ton original. Il était très instruit. Le grec, le latin, l'italien, l'hébreu lui étaient familiers. Un éditeur parisien lui ayant fait hommage d'une traduction nouvelle des *Maximes d'Épictète*, M. de Savine le remercia dans une lettre qui contient les plus brillants aperçus sur la littérature grecque et la philosophie des anciens. Cf. Simon BRUGAL, 47, 13, 72.

2. « Je suis, écrit-il, comme Voltaire qui se plaignait de sa vieillesse à 20 ans, et qui a retrouvé, à 80, une jeunesse renouvelée. » Lettre du 5 août 1781. — Autre lettre à Mme de Gramont : « Vous avez cru aimer la littérature parce que vous aimiez Jean-Jacques; c'étaient les idées de Jean-Jacques que vous aimiez. »

3. « Je fais des mandements que j'appellerais volontiers des *Feneloniana*, à condition que personne hors du diocèse n'en lira rien. Je me suis décidé à parler comme je pense, et je pense comme les bonnes gens, parce que j'ai trop connu à quel point les gens médiocres, qui sont les héros de la cour et du monde, manquent d'esprit et de sens, pour pouvoir adopter leur manière. » Lettre inédite, Aix, 13 janvier 1777. — Boisgelin connaît les convenances ecclésiastiques. « Je ne pouvais rester à cause de la Toussaint à Versailles. » Lettre du 3 novembre 1778.

pondante de ne pas les montrer aux beaux esprits de Paris et de Versailles. Coquetteries littéraires, concessions étranges faites à l'opinion, à la mode, qui n'allaient pas, heureusement, jusqu'à une connivence de doctrine. Un écrivain, qui n'est pas tendre pour les compromissions avec les philosophes, qui a fouillé en inquisiteur leur correspondance, l'abbé Barruel, n'a trouvé qu'un prélat de complicité avec eux, c'est Brienne¹. Les prélats qu'on pourrait accuser de trop de complaisance pour les philosophes ne sont qu'une minorité infime. A l'autre extrémité, quelques collègues jansénistes tombent dans l'excès contraire. Entre les deux, la masse fait bloc contre l'ennemi, et il n'est guère d'assemblée du clergé de France où l'Eglise ne publie un manifeste contre l'incrédulité.

Au moment où la Révolution vint le surprendre, l'épiscopat de l'Eglise gallicane comptait nombre de prélats cultivés, remarquables. On peut dire qu'il était plein de lumières. Beaucoup ont déjà été nommés dans ces pages. Evidemment nous ne pouvons pas compter comme une force pour l'Eglise certains sujets d'intelligence vive, mais trop peu gens d'Eglise, les Talleyrand, les Brienne, les Dillon. Bernis avait pris à la longue la gravité ecclésiastique. Boisgelin, archevêque d'Aix; Cicé, archevêque de Bordeaux; Marbeuf, archevêque de Lyon et ministre de la feuille; d'Agoult de Bonneval, évêque de Pamiers; Lubersac, évêque de Chartres; Séguiran, qui venait de mourir à Nevers; Conzié, évêque d'Arras; Girac, évêque de Rennes; Mercy, évêque de Luçon; Cortois de Pressigny, évêque de Saint-Malo; La-Tour-du-Pin, archevêque d'Auch; Fontanges, archevêque de Toulouse, connaissaient le maniement des hommes et des affaires. Parmi les prélats de doctrine, on citait surtout La Luzerne, évêque de Langres, dont les ouvrages dénotent un labeur immense et un savoir encyclopédique; Le Franc de Pompidan, archevêque de Vienne; de Partz de Pressy,

1. « Avant le temps des Périgord d'Autun, avant l'apostasie des Gobel, des Grégoire et autres constitutionnels, je n'en ai trouvé qu'un, c'était Brienne, et c'était bien assez de ce Judas pendant 30 ans mêlé au collège des Apôtres. » BARRUEL, *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, 1798, t. 1, p. 337, 338.

évêque de Boulogne; Dulau, archevêque d'Arles; Thémines, évêque de Blois; Bonal, évêque de Clermont; Galard, évêque du Puy. La Fare, évêque de Nancy, avait été choisi pour prêcher le sermon d'ouverture des Etats généraux. M. de Barral, nouvellement élevé sur le siège de Troyes, devait montrer du talent sous la Révolution et l'Empire. M. d'Aviau de Sinçay, qui venait d'être nommé archevêque de Vienne, n'avait pas encore eu le temps de se faire connaître.

On peut affirmer de tous les évêques d'ancien régime, qu'ils savaient leur théologie. « Quelle doctrine ! » disait Royer-Collard en parlant d'eux. Ils avaient longuement argumenté dans leur cours de licence, étaient docteurs en Sorbonne, et aimaient le faire savoir. Boisgelin, que ses goûts et ses camaraderies littéraires, mondaines, auraient détourné de faire montre de science théologique, en aura assez cependant pour rédiger sous la Révolution, au nom de ses collègues, l'*Exposition des Principes*, sur la constitution civile du clergé.

Malheureusement, ce n'est guère sur la redoute théologique où ses docteurs, ses évêques, maîtres en Sorbonne, eussent été inexpugnables, que se livra le combat contre le clergé de France. On l'attaqua sur le terrain de l'exégèse, de l'histoire, de la philosophie, des sciences. Il riposta; mais embarrassé dans la lourde armure du syllogisme, il ne sut guère parer les mille traits dont le camp volant des philosophes, armés de rire, de sarcasme, d'ironie, d'éloquence, le perçaient de toutes parts aux applaudissements de tout un siècle. Il est toujours bien dangereux pour une cause d'avoir contre elle les hommes qui sont arrivés à dominer l'opinion. Tel fut le cas au XVIII^e siècle. L'hégémonie intellectuelle exercée dans l'âge précédent par Bossuet, était passée à Voltaire et à ses acolytes. Chose étrange! les apologistes du XVII^e siècle déployaient contre des adversaires médiocres un génie qui ne leur était point nécessaire pour vaincre. Les rôles sont renversés au XVIII^e. Aussi peut-on dire que ce qui a manqué, pour triompher, à l'épiscopat dont nous écrivons l'histoire, c'est moins les vertus que le génie.

Ce n'est pas que les dons intellectuels, que le talent aient fait défaut à l'épiscopat de cette époque. Les noms seuls de Boisgelin, de Bausset, futur académicien, futur historien de Bossuet et de Fénelon, alors évêque d'Alais, en sont la preuve. Plusieurs prélats étaient membres, en 1789, de l'Académie française. C'était un honneur, bien que ces choix fussent souvent dus à la faveur dans l'ancien régime¹. Nombre de ces évêques avaient le goût des lettres. Roquelaure, évêque de Senlis, le constate chez M. de Boisgelin, et l'en félicite en le recevant à l'Académie française. Lui-même se délectait, étant nonagénaire, à débiter en vers de longs passages de Virgile et d'Homère. M. de Noé, évêque de Lescar, trouvait une de ses plus vives jouissances dans la lecture d'Homère, et passait pour un des écrivains les plus diserts du clergé sur la fin de l'ancien régime.

Malheureusement, l'épiscopat du XVIII^e siècle vivait dans un temps où il ne suffisait pas de talents ordinaires pour s'imposer à l'opinion. Nul ne se leva alors dans ses rangs, capable de se mesurer, je ne dis pas pour le fond de la discussion, mais pour l'esprit et l'éloquence, avec Voltaire et Rousseau. Ce corps illustre compte quelques orateurs, quelques écrivains, des hommes très instruits, très cultivés, des pontifes qui savent répondre à une harangue avec grâce et dignité, donner à leurs lettres un tour spirituel et enjoué ; surtout des théologiens tels

1. En 1789, le clergé comptait à l'Académie le cardinal de Bernis, qui, entré dans cette Compagnie à 29 ans, fournit, comme le cardinal de Luynes, mort en 1788 archevêque de Sens, une carrière académique d'un demi-siècle. Les autres prélats académiciens, en 1789, étaient le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, Roquelaure, évêque de Senlis, Boisgelin, archevêque d'Aix, Loménie de Brienne, archevêque de Sens, Montazet, archevêque de Lyon, académicien, était mort en 1788. Outre les cinq évêques, l'Académie française comptait, en 1789, les abbés de Radonvilliers, Delille, Maury, Morellet, ce qui portait à neuf le nombre des Académiciens d'Eglise. M. de Saint-Simon de Sandricourt avait des goûts de Bénédictin et passa à Agde, au milieu de ses livres, ses trente années d'épiscopat. Il fut nommé, en 1785, associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Une récente exhumation de la correspondance de Vauréal (il fut de l'Académie), évêque de Rennes, alors ambassadeur à Madrid, nous le montre écrivain consommé. Quels portraits il trace du roi d'Espagne, Philippe V, de la reine, des ministres, de ce Campo-Florido, ambassadeur à Versailles, pour qui voler pour donner, et donner pour voler, sont « les deux points cardinaux de son âme et de sa politique » ! La correspondance pendant la Révolution (publiée par Monerie de Cabrens) de M. de Vintimille, évêque de Carcassonne, indique un vrai talent et une singulière aisance de grand seigneur.

que La Luzerne, Le Franc de Pompignan. Mais c'étaient là, ou de petits talents dépourvus de ce rayonnement qui frappe les yeux de tout un peuple, ou une science un peu lourde, condamnée par sa sévérité même à laisser indifférent un siècle distrait, léger et railleur.

Au fond, bien que les évêques eussent l'esprit ouvert à toutes les préoccupations de leur temps, ils n'étaient guère préparés par la nature de leur éducation à défendre la foi que sur le terrain théologique. Dans ce domaine, ils publient des réfutations solides, provoquent les travaux d'un Bergier et d'autres apologistes. Mais les adversaires ne sont pas des schismatiques ou des hérétiques. Si Voltaire fait parfois intervenir la Bible, c'est pour la tourner en ridicule. Le patriarche de Ferney va chercher dans Moïse et les prophètes, dans l'histoire naturelle, dans les annales des peuples, partout, des armes contre l'Église. Les défenseurs de la religion, désarçonnés par ces attaques d'un nouveau genre, sont lents à se retourner pour faire front à l'ennemi. Et comment atteindre, avec la lourde armure des mandements amples, à forme périodique, un adversaire étincelant, insaisissable, qui faisait feu de toute part avec son artillerie légère ?

L'art d'écrire semble, à quelques exceptions près, s'être réfugié dans le camp des adversaires. Le seul, parmi les apologistes, qui arrive à forcer l'attention et à faire à Voltaire d'assez vives blessures, est un professeur de rhétorique, doublé d'un hébraïsant, l'abbé Guénée. Les évêques n'ont pas sa plume alerte, son esprit railleur, son ironie courtoise et mordante. Aussi ne sont-ils guère lus d'une génération habituée à la phrase incisive de Voltaire, à l'éloquence de Rousseau. Ils font de grands efforts pour résister au torrent d'incrédulité qui, grossissant de jour en jour, menaçait de tout emporter. Mais, paralysés dans leurs mouvements, assaillis par une nuée d'adversaires d'un nouveau genre, qui, armés à la légère, et répondant aux bonnes raisons par le sarcasme et le rire, amusaient un siècle frivole aux dépens de l'Église et de ses graves docteurs, ils se défendirent avec plus de persévérance que de succès.

Ce qui aussi fit défaut, c'est la clairvoyance attentive à surveiller les mouvements de l'opinion, à les arrêter, les diriger, à s'en emparer quand ils se forment, au lieu de les laisser grandir, et de courir après le tourbillon quand sa violence renverse tous les obstacles. Il est facile de suivre le sillon paroissial et diocésain, la tradition ou la routine. L'accoutumance suffit à ce labeur de chaque jour. Ce qui est plus malaisé, c'est de changer, selon les besoins du temps, ses batteries et son plan de campagne, c'est de deviner, de déjouer les hostilités qui se préparent en pleine paix, de distinguer par un ciel serein le nuage qui se forme sur les hauteurs, et qui porte dans ses flancs l'orage qui s'abattra bientôt sur les tranquilles promeneurs de la plaine. L'épiscopat du xviii^e siècle maintint les paroisses, les diocèses, cadres séculaires de l'action de l'Eglise ; garda les écoles, les collèges, les biens, héritage positif ; tua le jansénisme qu'il pouvait atteindre par l'autorité des juges de la foi, par les armes de la tradition ; mais il laissa échapper l'esprit de la nation, parce qu'il ne sut pas se poster sur les issues nouvelles qu'il se frayait dans son ardeur d'émancipation religieuse. Hélas ! l'Eglise du xix^e siècle n'a-t-elle point connu de ces surprises ? Peut-elle se vanter de l'avoir clos en victorieuse ?

Ce qui, à défaut du génie, lequel est assez rare dans les deux camps, aurait pu tout sauver, ce qui manqua encore aux apologistes du xviii^e siècle, ce fut l'ardeur passionnée, l'entrain irrésistible qui gagne les batailles. Une conviction enflammée, un dévouement chevaleresque à une cause, savent enfanter des merveilles et communiquent parfois à des écrivains, qui ne sont ni des Bossuet ni des Pascal, une vibration puissante et contagieuse. On cherche la jeunesse plus encore que le talent dans les défenseurs chrétiens du xviii^e siècle. Au lieu de prendre l'offensive, ils se renferment le plus souvent dans une défensive découragée. Ils servent avec fatigue et des armes vieilles une cause immortelle. Leur polémique languissante, donne l'impression de quelque chose qui finit. Ils frappent au hasard, sans plan arrêté, flottant au gré d'un

siècle qui les absorbe et les entraîne, quand ils devraient le dominer. Leur plume, depuis longtemps déshabituée des combats de la liberté, n'a rien du glaive. Leur bras ne sait plus ni parer, ni porter les coups.

La royauté absolue, qui avait rendu le corps social anémique en attirant tout le sang à la tête, fut pour beaucoup dans cette impuissance. L'enchevêtrement de l'Eglise dans tous les ressorts de la machine administrative et politique lui causa de graves embarras dans la lutte pour la foi et pour la vie. Cet organisme compliqué, démodé, paralysait l'agilité de ses mouvements, quand il s'agissait de courir, avec un poids de servitudes, après des adversaires insaisissables. Habitée à beaucoup recevoir de l'Etat et à beaucoup lui donner, elle eut le malheur, d'un côté, de s'en rapporter trop facilement à lui dans une œuvre de défense religieuse où il ne pouvait ni ne voulait la suppléer, de l'autre, de recevoir une partie des coups destinés à cet Etat même, dont elle paraissait être la complice intéressée et épouser les abus. Les évêques ont beau déployer un surcroît d'activité et se poser en bienfaiteurs, en initiateurs philanthropes de cette société étrange, aux prises avec l'enfantement d'un monde nouveau, où tout semble à la fois trembler de décrépitude et tressaillir de jeunesse, ils ne peuvent rendre la vie à ce qui meurt ni assurer la durée d'une organisation artificielle, vieillie, dont le mécanisme craque de toutes parts. Les anciens cadres sont usés. La vitalité populaire débordé les barrières légales mises à son expansion. Le clergé subira le sort des autres ordres privilégiés. Il ne peut jouer, en dehors de la mission spirituelle qui lui incombe essentiellement, d'autre rôle temporel, social ou politique, que celui qui lui est déferé par la confiance, par le consentement tacite d'un peuple trouvant en lui plus de lumières, plus d'autorité, plus de désintéressement que partout ailleurs. A la veille de la Révolution, on peut prévoir que l'édifice de grandeur temporelle élevé par les âges à l'Eglise de France ne résistera pas à la première tempête. La pièce touche à son dernier acte. Les évêques, que nous avons vus une dernière fois sur la scène,